

Otto SCHAEFER, *La grâce du végétal. Une théologie des plantes*, Genève, Labor et Fides, coll. « Fondations écologiques », 2023, 309 pages, ISBN 978-2-8309-1818-2, 24 €.

Cet ouvrage est une version raccourcie et retravaillée de la thèse de Doctorat que l'auteur a rédigée et soutenue en janvier 2021 en cotutelle (Universités de Strasbourg et de Zurich), sous la direction du soussigné (théologie pratique) et de Pierre Bühler (théologie systématique). Il aurait donc aussi très bien pu être présenté dans cette autre discipline. La qualité de cette réflexion dont le cœur est de développer et d'articuler *une double grâce*, la grâce gracieuse du végétal et la grâce gracieuse de la théologie, a été saluée par le fait que l'auteur a reçu en 2022 le prix Spécial « écologie » du Chapitre Saint-Thomas de Strasbourg pour son travail.

Otto Schaefer pense en effet la grâce à partir de ses deux champs de compétence et d'expérience (il est aussi Docteur en biologie végétale) : les sciences de la nature et la théologie. Pour lui, la grâce théologique est la porte d'entrée principale pour penser une théologie des plantes : c'est la finalité d'une théologie de la grâce que se déployer à la fois en l'humain et dans la création. Mais le mouvement inverse est également affirmé : le végétal est une manifestation visible, polyphonique et éclatante (mais aussi menacée) de la grâce de Dieu, qui continue à agir dans la création. Parti de la grâce du végétal, notre auteur en arrive à une « théologie végétale de la grâce ». Son projet est ainsi double : remettre le végétal au cœur de la théologie (« La grâce forensique a largement supplanté la grâce vitale », p. 261), mais aussi revaloriser la grâce – concept théologique qui n'est plus guère compris – et montrer qu'elle est présente « au sein même du monde de la 'non-grâce' » (p.260). Avec l'ambition qu'au terme de cette démonstration, nous puissions mieux comprendre à la fois ce qu'est le végétal et ce qu'est la grâce.

Pour réaliser cette vaste synthèse, Schaefer déploie une immense savoir, à la fois dans les deux domaines de compétence qui sont les siens, mais aussi dans les deux aires linguistiques, l'allemande et la française, qu'il maîtrise parfaitement. Il est important de le souligner, car nombre de références théologiques qu'il utilise sont germaniques, souvent inconnues du lecteur francophone : qu'il suffise de mentionner l'étonnante figure du pasteur, puis théologien, puis militant socialiste, pacifique et naturaliste Leonhard Ragaz (1868-1945), dont l'étude a hélas été raccourcie par rapport à la thèse.

Après avoir proposé trois regards différents et complémentaires sur le végétal : le scientifique, le poétique (qui comprend aussi l'artistique) et le théologique (chap. 2), l'auteur définit plus précisément le concept théologique de grâce, principalement à l'aide de penseurs comme Leonardo Boff, Jürgen Moltmann, mais aussi le théologien américain Adam S. Miller et son concept de « grâce immanente », qu'il développe en débat avec les philosophes français Marion et Badiou (chapitre 3). Il passe ensuite longuement en revue (chapitre 4) ce que dit la Bible du monde végétal (plus que ce qu'on pense, et plus articulé à la révélation, à la christologie et à la sotériologie qu'on ne le pense) : la nature, dans la Bible, est bien plus qu'un décor, ou qu'une ressource à exploiter.

Schaefer - on n'a pas encore eu l'occasion de le dire - est aussi un militant écologique (depuis plus de 40 ans, et bien avant le tournant écologique des deux dernières décennies), passionné par la diversité de la flore, la préservation des espèces rares, la protection de la biodiversité. Il nous fait ensuite part (chapitre 5) de ses découvertes sur le terrain, qu'il comprend comme

manifestations concrètes de la grâce, au travers de 5 expériences (3 françaises et 2 suisses). C'est là l'aspect « pratique » de son travail.

Le chapitre 6 mêle différentes approches, ce qui le rend plus complexe, voire touffu (il est sans doute victime de la compression éditoriale de la thèse exigée par l'éditeur). Il est question de « la plante, support de la mémoire » ainsi que de ses vertus thérapeutiques, mais aussi de la possibilité de déchiffrer à travers elle le divin dans la création (Moltmann), et du fait qu'elles sont « images de Dieu ». Elles rendent visible le mouvement kénotique de Dieu qui s'abaisse « dans la moindre petite herbe » (Pierre Viret, réformateur suisse), et qui s'élève aussi, dans un mouvement de renvoi au céleste. Le chapitre 7, qui aborde la problématique par rapport à l'éthique, est nouveau.

Des philosophes (Rousseau, Leibnitz), écrivains et poètes (Goethe, Fontane, Ruskin et surtout Pierre Loti), mystiques (Böhme), réformateurs (Calvin, Zwingli), pédagogues (Pestalozzi), peintres (Otto-Philippe Runge, Paul-André Robert) apparaissent bien ici ou là, mais ils ont eux aussi été victimes des contraintes éditoriales.

Jérôme COTTIN